

## Archives du Centenaire

Allocution de rentrée d'Edouard **Bruley**, professeur d'Histoire -Géographie au Lycée Condorcet prononcé au nom de tous les professeurs devant tous les élèves réunis dans la cour en octobre 1944

*Nous remercions ses petits- enfants : Anne et Denis Clanet de nous avoir remis ce discours inédit de leur grand-père Edouard Bruley. Il a été l'artisan en 1944 /1945 de la renaissance de la "Société des Professeurs d'Histoire et de Géographie" interdite sous le régime de Vichy et en a été le Président de 1945 à 1957.*

Mes chers amis,

Aujourd'hui c'est la rentrée, avec ce que ce mot comporte d'un peu mélancolique pour des élèves qui voient se profiler devant eux de longs mois de travail. Mais cette rentrée n'est pas celle des années précédentes : d'abord, beaucoup d'entre vous n'ont pu prendre de véritables vacances et ont dû mener, pendant les semaines écoulées, une vie harassante et précaire ; et surtout, cette rentrée de 1944 restera la plus belle de toute votre existence, parce que c'est la rentrée de la Délivrance.

Vous ne verrez plus, à deux pas d'ici, l'emblème odieux qui souillait nos rues et nos palais : cette araignée noire embusquée au milieu d'une mare de sang. Ce sont nos trois couleurs qui l'ont remplacé et qui flottent allègrement, associées aux drapeaux de nos alliés. Vous n'aurez plus la crainte de sentir fouiller votre sacoche par un policier indiscret, chasseur de tracts interdits, ou de voir surgir à la porte de la classe la silhouette abhorrée d'un agent de la Gestapo. Votre patriotisme, vous pourrez le manifester au grand jour, sans que personne vienne vous faire un devoir d'en modérer les élans.

Car pendant ces quatre années de honte et d'oppression, vous avez été patriotes, et, nous vous en félicitons. Vous avez vibré lorsqu'on évoquait devant vous les grandeurs et les deuils de la France, et il ne s'est pas trouvé parmi vous de Judas pour livrer les maîtres dont vous connaissiez les sentiments profonds. Vous avez fait plus : vous avez adhéré à des groupes clandestins de résistance ; vous avez boycotté ou saboté les organismes prônés par un gouvernement qui collaborait avec l'ennemi ; beaucoup d'entre vous ont pris part à la lutte décisive en élevant des barricades, en combattant les Allemands aux abois, et l'un au moins de vos camarades **Weill**, en clandestinité **Bernard Joinville**, a donné sa vie pour que Paris soit libre. D'autres de vos anciens, dont on vous lira les noms tout à l'heure, ont été emprisonnés, torturés et sont tombés sous les balles allemandes pour le salut de la France et pour l'honneur du vieux lycée.

Vos professeurs et toute l'administration connaissaient vos sentiments ; ils les approuvaient en secret et, s'ils ne pouvaient vous encourager ouvertement, si même ils étaient obligés de menacer lorsque vous vous livriez à des manifestations intempestives et dangereuses, comme le jet de tracts, l'inscription d'emblèmes alors séditieux ou les irrévérences envers certain portrait assez répandu dans les classes, c'est qu'il fallait éviter à tout prix la fermeture d'un établissement qui, dans un monde asservi, représentait encore un îlot de liberté et un lieu de rassemblement commode pour les combattants clandestins.

Car si vous luttiez, à votre manière, contre l'envahisseur, vos professeurs n'étaient pas restés en arrière dans ce combat. Peu à peu, prudemment, car il fallait éviter l'espionnage ennemi, habile à se faufiler partout, les plus résolus d'entre eux, ceux qui se refusaient à reconnaître une défaite que nos dirigeants proclamaient irrémédiable, groupés dans ce *Front National Universitaire*, au nom duquel je vous parle aujourd'hui et qui s'était donné pour but d'organiser la Résistance active à l'asservissement de la France.

Certains se consacraient à la presse clandestine, à l'Université libre, aux Lettres Françaises. Les uns rédigeaient les articles, les autres les dactylographiaient ; l'impression et la ronéotypie se faisaient ailleurs. De multiples rendez vous étaient nécessaires. Au péril de sa vie, certain collègue transportait les stencils en allemand des tracts destinés à saper le moral de l'occupant. Puis il fallait assurer la distribution hebdomadaire aux responsables de chaque établissement, et toutes ces activités exigeaient de périlleux voyages.

On n'oubliait pas les victimes : les prisonniers de guerre, les collègues injustement frappés, les familles des emprisonnés, des déportés, des fusillés, ceux dont la vie était en jeu. Collectes, envois de colis, pétitions furent mis sur pied par le groupe de résistance. Et nombre de ses adhérents donnèrent asile à des malheureux traqués par la Gestapo ou abritèrent sous leur toit de dangereuses activités clandestines.

Enfin les plus actifs organisaient la lutte armée et préparaient l'insurrection nationale.

Parmi les F.T.P. qu'ils recrutaient pour pratiquer la guérilla et le sabotage, plusieurs anciens cyrards, élèves de la Corniche Contador, furent des premiers à s'enrôler.

Puis il fallait songer aux cadres des futurs F.F.I., recenser les officiers de réserve, les mettre en liaison avec les autorités supérieures, leur attribuer des affectations. Combien de démarches rendues longues et fastidieuses par l'absolue nécessité de ne pas éveiller l'attention soupçonneuse de l'ennemi. Parmi les professeurs et professeurs adjoints de Condorcet, plusieurs ont occupé ou occupent encore des postes de confiance dans les Etats-majors et dans la troupe.

Si le transport des tracts était périlleux, que dire du transport des armes ? Certains l'ont pratiqué, des mois durant, obligés pour sortir du métro, de se faire précéder d'estafettes qui devaient s'assurer qu'aucun barrage policier n'était en vue.

Travail d'organisation, travail de préparation, long et dangereux, pénible. Un espoir soutenait ceux qui risquaient ainsi leur vie obscurément : c'est que leurs efforts ne seraient pas inutiles, et qu'un jour l'arrivée des armées alliées permettrait au peuple français de se soulever pour chasser l'envahisseur détesté.

Et ce jour arriva. Du 19 au 25 août (1944), la bataille de Paris déroula ses multiples épisodes auxquels prirent part les résistants de Condorcet, les uns sur les barricades, d'autres encore en occupant les mairies, les ministères ou d'autres bâtiments publics.

Le 21 août, eut lieu l'occupation de notre lycée. La bataille faisait rage à quelques centaines de mètres de la rue du Havre ; les Allemands n'étaient partis que depuis quelques heures, en affirmant l'intention de revenir ; et dans la bibliothèque s'étaient réunis les professeurs, ceux qui avaient milité jusqu'à alors et ceux qui n'avaient pas pu être touchés dans la clandestinité, M. le Censeur et quelques élèves dont la présence symbolisait l'union des toutes les forces dont se compose Condorcet. Conformément aux instructions ministérielles, on réintégra les victimes de procédés injustes : c'est ainsi que M. le Proviseur **Leroy** put, quelques jours plus tard revenir prendre possession de son bureau dont il avait été si odieusement chassé en avril dernier et où nous avons la joie de le retrouver aujourd'hui. On dut également sanctionner quelques fautes peu nombreuses, car l'immense majorité des membres de lycée fit tout son devoir pendant l'occupation. Puis en face de ce monument aux morts devant lequel vous allez défiler tout à l'heure, les assistants se recueillirent pour honorer les victimes de la guerre et de la répression.

Car les victimes ont été nombreuses, et nous n'en connaissons encore que quelques-uns. Si heureusement, aucun des maîtres de Condorcet n'est tombé sous les balles des nazis, il s'en est fallu de peu pour certains d'entre eux : M. **Chauvet** fut détenu pendant un mois ; M. **Adler** fit, à la Santé, un séjour fort pénible de près d'une année ; et M. **Gallois**, emprisonné pendant cinq mois à Fresnes et à Arras, ne dut son salut qu'à l'avance si rapide des troupes victorieuses.

Vous pouvez donc rentrer la tête haute dans votre vieux lycée et faire confiance à vos maîtres comme ils vous ont fait confiance. Vous allez chanter tout à l'heure : « Amour sacré de la patrie » : que cet amour inspire toutes vos actions ! C'est le sacrifice de milliers de victimes qui vous permet de poursuivre vos études dans une France libérée. Ne l'oubliez jamais .Par votre travail, par votre sérieux dans l'effort, montrez que vous êtes digne de vos aînés et que le sort de la France ne périlitera pas entre vos mains.

**Edouard Bruley** *Historiens Géographes* Droits réservés